

Les vestiges du Proche-Orient antique en péril

par Cécile Michel, sur le blog *Brèves mésopotamiennes*

Après le vol de manuscrits conservés à la bibliothèque de Mossoul, en Iraq, le groupe islamiste Daesh s'en prend désormais aux antiquités néo-assyriennes (900-612 avant notre ère) et parthes (150-40) du musée de cette même ville, et peut-être aussi aux sites mêmes de Nimrud (l'ancienne Kalhu assyrienne), Khorsabad (l'ancienne Dûr-Sharrukîn) et Hatra. L'organisation djihadiste a mis en ligne une vidéo, probablement tournée en août 2014, montrant ses membres détruire des originaux et des répliques de statues et reliefs de Ninive et de Hatra exposés au musée de Mossoul, ainsi que des représentations colossales de taureaux androcéphales ailés gardant la porte de Nergal à Ninive, sous prétexte qu'il s'agit de représentations païennes mises au jour par des Occidentaux.

Ninive, située à Tell Nebi Yunus – lieu du tombeau du prophète Jonas, également détruit en juillet dernier – est la plus célèbre des capitales assyriennes en raison de son gigantisme rappelé par le texte biblique. Assurbanipal (668-627) y laissa en son palais une grande bibliothèque savante contenant entre autres le récit de l'épopée de Gilgamesh, présentant une version du Déluge antérieure à celle de la Bible. Confondu par les auteurs classiques avec Babylone, Ninive abritait peut-être les fameux « jardins suspendus de Babylone ». À Kalhu, les murs du palais d'Assurnazirpal II (883-859) étaient couverts de bas-reliefs présentant le roi dans des cérémonies rituelles ou en campagne militaire, pour beaucoup laissés *in situ*. Dûr-Sharrukîn fut créée de toutes pièces par Sargon II (721-705) et inaugurée par le roi à la veille de sa mort.

Daesh s'est emparé de la région de Ninive l'été dernier pour y imposer sa loi.

Des centaines d'autres sites de cette zone sont en grand danger. Mais cela fait déjà un quart de siècle que le patrimoine irakien est dévasté par les guerres successives. Les vols ont commencé en 1990 lors de la guerre du Golfe et de l'embargo imposé à l'Iraq par les Nations unies, qui a laissé la population exsangue. Le pillage a explosé



Relief du palais nord-ouest d'Assurnazirpal II à Kalhu, conservé *in situ*. L'organisation Daesh a annoncé avoir détruit ces vestiges.

avec l'invasion américaine en 2003 et la razzia du musée national de Bagdad. Alors que le musée rouvre enfin ses portes au public, deux tiers des 15 000 objets volés manquent toujours à l'appel. Des fosses ont été creusées par les pillards sur de nombreux sites du sud de l'Iraq à la recherche d'antiquités à vendre. Umma, Larsa et Isin ressemblent à des paysages lunaires. Le pays compte plus de 10 000 sites archéologiques ; dans le sud, plus d'un tiers sont irrémédiablement détruits.

L'Iraq n'est pas le seul pays du Proche-Orient à perdre son passé. En Syrie, au-delà d'un bilan humain terrible (220 000 morts), ce sont plus de 300 sites archéologiques

qui ont été pillés et détruits depuis le début du conflit en mars 2011 ! Alep, Damas, Palmyre, Ebla ou encore Mari, fleuron de l'archéologie française depuis 1933, ont subi des dommages importants. Les images satellitaires récentes montrent la surface de ce dernier site criblée de plus de 1 300 cratères ! Là aussi, le commerce des antiquités est contrôlé par Daesh, afin de financer la lutte armée. Les sommes recueillies sont considérables. Les acheteurs se rendent complices de la dilapidation du patrimoine culturel de l'humanité. Les objets, une fois arrachés à leur contexte archéologique, ont perdu une partie de leurs informations – pour ceux qui réapparaissent. Quant aux autres, ils n'existent pas aux yeux des scientifiques, n'ayant pas été répertoriés.

Qui aidera les archéologues syriens, irakiens et internationaux qui luttent pour arrêter le pillage à la source et répertorier les dommages subis ? Beaucoup ont lancé des appels pour mobiliser gouvernements et populations : assyriologues et archéologues (voir <http://iaassyriology.org/> et <http://shirin-international.org/>), l'Unesco ou le Conseil de sécurité de l'ONU. Mais comment arrêter cette folie humaine ? ■



Cécile MICHEL est assyriologue et directrice de recherche CNRS au laboratoire Archéologies et Sciences de l'Antiquité, à Nanterre. Elle préside l'International Association for Assyriology, et tient

le blog *Brèves mésopotamiennes* (www.sciLogs.fr/breves-mesopotamiennes).



Retrouvez tous nos blogueurs sur www.sciLogs.fr et suivez-les sur les réseaux sociaux.

UN ÉVÉNEMENT



RADIO FRANCE

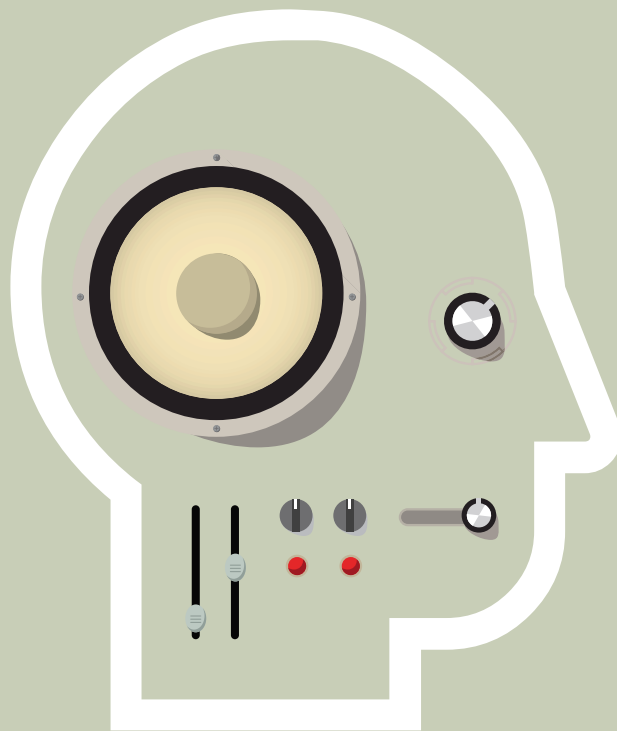
Cycle MUSIQUE & CERVEAU

**SAMEDI
13 JUIN
2015**

MAISON
DE LA
RADIO

MUSIQUE, MÉMOIRE & APPRENTISSAGE

**Grand témoin :
ANTOINE HERVÉ**



----- Avec la participation de -----

Francis Eustache
et Olivier Houdé

Animé par Hervé Platel

- > **La mémoire et le cerveau, des amnésies aux techniques de neuroimagerie**
- > **Le cerveau de l'apprentissage - Qu'est-ce qu'un cerveau qui apprend bien ?**
- > **La mémoire musicale est-elle spéciale ?**

----- Prochaine conférence -----

Samedi 12 Septembre 2015
Musique et santé.
Grand témoin : JULIETTE

Avec la participation de Pierre Lemarquis > **Soigner par la musique - Histoire et hypothèses**
et de Daniele Schön > **La musique au secours du langage - Dyslexie et surdité**
Animé par Hervé Platel > **Musicothérapie et cerveau**

Musique et Santé

Mail : info@musique-sante.org
Tél : 04 94 07 76 19

Inscription :

<http://www.musique-sante.org/>

Coût :

Prise en charge formation continue/OPCA

- Par conférence : 95 €
- Pour le cycle de trois conférences : 240 €

Prise en charge individuelle :

- Par conférence : 80 €
- Pour le cycle de trois conférences : 200 €

Association loi 1901, non assujettie à la TVA N°d'organisme de formation professionnelle : 11 75 317 04 75 N°Siret 421 942 863 000 34

Cerveau & Psycho



Fondazione
Pierfranco e Luisa Mariani
neurologia infantile



un lieu
universcience



Inserm

SACEM UNIVERSITÉ

HOMO SAPIENS INFORMATICUS chronique de Gilles Dowek

Débattre ou argumenter

*Tester un programme ou démontrer qu'il est correct ?
La seconde voie, plus satisfaisante, est à privilégier.
Pas seulement en informatique...*



Les informaticiens ont inventé de nombreuses méthodes pour éviter que leurs programmes comportent trop d'erreurs. Une première consiste, après avoir écrit un programme, à le tester sur quelques centaines ou milliers de cas. Par exemple, un programme qui cherche la sortie d'un labyrinthe étant achevé, on peut le tester sur quelques centaines ou milliers de labyrinthes différents. Si le programme fait, à chaque fois, ce que l'on attend de lui, on acquiert une certaine confiance inductive dans sa correction. Mais comme on ne peut pas tester tous les cas possibles, rien n'empêche qu'un jour apparaisse quand même une erreur.

Une deuxième méthode consiste à démontrer que le programme proposé est correct, c'est-à-dire à construire une preuve mathématique que, dans tous les cas imaginables, il fera ce que l'on attend de lui. Par exemple, après avoir écrit un programme qui cherche la sortie d'un labyrinthe, il s'agit de démontrer que ce programme trouvera toujours une sortie, s'il en existe une. Démontrer la correction d'un programme est plus difficile que le tester, mais, quand on y parvient, on est à peu près sûr qu'aucun bug ne se manifestera lorsque le programme sera en exploitation.

La notion de démonstration rapproche l'informatique des mathématiques, mais la notion de test l'en éloigne. En mathématiques, si l'on veut se convaincre que, par exemple, le résultat de la multiplication $p \times q$

de deux nombres p et q est toujours identique à celui de la multiplication $q \times p$, la seule méthode possible est la démonstration. Bien entendu, rien n'interdit de tester quelques cas tels que 3×7 et 7×3 , 12×25 et 25×12 , etc. pour se familiariser avec le problème, ou pour formuler une conjecture, mais ces tests ne contribuent jamais à un jugement de vérité.

Contrairement à une démonstration, qui implique une seule personne, le test d'un programme peut être vu comme un

**Il ne suffit pas
d'écarter les objections
de ses interlocuteurs
pour avoir raison.**

dialogue entre deux personnes fictives : l'auteur du programme, qui affirme que son programme est correct, mais sans expliquer pourquoi, et le testeur, qui objecte à cette affirmation une situation où le programme sera éventuellement mis en échec. Si ce n'est pas le cas, l'objection est écartée. Et si toutes les objections du testeur sont écartées, le programme est réputé correct. Une démonstration, en revanche, écarte d'avance non seulement les objections d'un hypothétique testeur, mais toutes les objections possibles.

Le test repose donc sur un étrange renversement de la charge de la preuve : ce n'est plus l'auteur du programme qui doit expliquer pourquoi ce dernier est correct,

mais c'est son interlocuteur qui doit trouver une situation dans laquelle l'affirmation du programmeur est mise en échec.

Cependant, ne pas être mis en échec par son interlocuteur ne signifie pas que l'on a raison ; cela peut aussi signifier que l'interlocuteur n'a pas trouvé la bonne objection. C'est pourquoi le fait qu'un programme ait été testé n'exclut jamais qu'une erreur se produise, un jour, dans une situation non explorée par les tests. Et c'est pourquoi la méthode mathématique ne consiste pas à tenir n'importe quelle proposition pour « vraie jusqu'à preuve du contraire » ; de façon générale, la démarche scientifique n'accepte les arguments inductifs que s'il n'est pas possible d'avancer des arguments déductifs.

Cela nous mène à regarder d'un œil suspect la prééminence que notre société accorde aux méthodes dialogiques, et notamment au débat contradictoire, au détriment des méthodes logiques. Comme si nous feignions de croire qu'écarter les objections de ses interlocuteurs suffisait pour avoir raison.

Avant une élection, par exemple, au lieu d'organiser un débat entre les candidats, pourquoi ne les laisserions-nous pas plutôt étayer leurs affirmations par des arguments, leur laissant ainsi la charge de la preuve de ce qu'ils affirment ? ■

Gilles DOWEK est chercheur à l'Inria et membre du conseil scientifique de la Société informatique de France.